

Abrasion

Jean Chabot

Number 95, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24314ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, J. (1998). Abrasion. *24 images*, (95), 4–5.

ABRASION

PAR JEAN CHABOT

Deux hommes marchent dans la neige à flanc de montagne. Carabine à la main, ils chassent le chevreuil. On en aperçoit bientôt un, à quelques mètres plus loin dans la forêt. Mais quand le premier coup de feu claque, c'est un des deux chasseurs qui s'écroule.

La scène se passe dans un film américain, *Affliction*, réalisé par Paul Schrader, et mettant

Il n'y aurait pas lieu de s'en étonner d'ailleurs, puisqu'en règle générale, un spectateur non prévenu serait bien en peine de retrouver, dans le flot de la production courante américaine, les films tournés ici. Dans Pointe Saint-Charles ou Ville LaSalle, voici Madrid, ou la campagne autrichienne, ou l'arrière-pays moscovite. Voici le bombardement de Dresde, un ouragan sur la côte américaine, la course d'un

lure d'un jeu des sept erreurs. Sur quelle route Nick Nolte roulerait-il? — Le chemin des Patriotes... Où se trouve la pancarte indiquant que l'on arrive dans la ville de Lawford? — Sur la rue Saint-Jean-Baptiste, à Belœil. Et la maison du père de Nolte? — À Saint-Charles? À Saint-Jean-Baptiste? Et ainsi de suite. Et c'est très amusant.

Mais c'est un petit jeu qui laisse place à tout autre chose

et à mesure que les personnages se précisent, et qu'on apprend à les connaître un peu plus. D'abord il y a le fait que celui qui se fait tuer à la place du chevreuil, au début, s'appelle Tremblay. Quant au promoteur qui joue le rôle le plus actif dans cette intrigue, il se nomme Larivière. Et la salle rit beaucoup quand, dans un moment de colère, il pousse un cri rarement entendu dans le cinéma hollywoodien: «Câlisse de tabarnac!»

Comme s'il s'agissait d'un film québécois déguisé en film américain, ou l'inverse...

Et rien ne me trouble plus que de trouver au milieu de cette sombre histoire le personnage d'un innocent, qui peu à peu va commencer à comprendre ce qui se passe dans sa région, et qui, curieusement, ressemble beaucoup à l'un de mes cousins, que l'on a enterré il y a deux jours.

C'était le dernier d'une longue lignée de montagnards, de «gars de bois» comme on dit, comme il y en a eu des milliers chez les Canadiens français, puis de moins en moins chez les Québécois... Baraqué comme un pan de mur, avec des mains comme des palettes, fort comme trois hommes, il avait fait la loi dans tout le comté pendant quatre décennies. Pure laine, il aurait pourtant pu passer pour le frère du Mohawk Billy Two-Rivers. Il aimait boire, chasser, pêcher, montrer sa force. Et tout comme le personnage de Nick Nolte dans *Affliction*, il aimait rendre service. Mais dans la gentrification progressive de la région, on aurait

«J'ai été troublé. Peut-être parce que Paul Schrader a fait le film que je ne peux pas faire, et qui ne se fait pas non plus, ici, pour parler de Sorel, Jonquière, Deschambault, Rouyn, Robertsonville et ainsi de suite. Le film de la cassure d'un monde, que nous ne voyons pas peut-être, ou en tout cas que nous ne parvenons pas à montrer...»

en vedette Nick Nolte, James Coburn et Sissy Spacek. On est dans la région de Lawford, au New Hampshire.

Affliction fait partie des nombreux films américains tournés au Québec ces dernières années. Et le New Hampshire qui lui sert de cadre se trouve en fait à Saint-Hilaire, Belœil, et du côté de Sainte-Madeleine. La plupart des spectateurs, cependant, ne le sauront peut-être jamais, et sortiront de la salle en pensant à juste titre que la forêt boréale est bien la même des deux côtés de la frontière, et qu'on se croirait au Québec...

petit troupeau de bêtes préhistoriques. Bien malin celui qui pourrait y trouver trace de Montréal ou de ses environs.

C'est du cinéma.

Mais quand on regarde *Affliction*, tout se passe autrement. On reconnaît des personnages, on retrouve des lieux familiers, à peine maquillés, à peine transformés. Comme si c'était un film québécois déguisé en film américain, ou l'inverse, comme nous le verrons plus loin.

Bien sûr, pendant un petit moment, la projection prend l'al-

après quelques minutes. L'intrigue de ce film tourne autour des manœuvres plus ou moins occultes, et frauduleuses, d'un groupe de promoteurs immobiliers. À l'insu de leurs concitoyens, ils sont en train de racheter des pans entiers de cette région du New Hampshire qui ressemble à Saint-Hilaire, dans le but d'en faire une superstation de ski, qui n'aurait rien à envier à celle de Mont-Tremblant. On le voit par ces deux références, peu à peu l'illusion du New Hampshire s'effrite: on est en terrain connu.

Et cette sensation-là augmente encore, dans le film, au fur

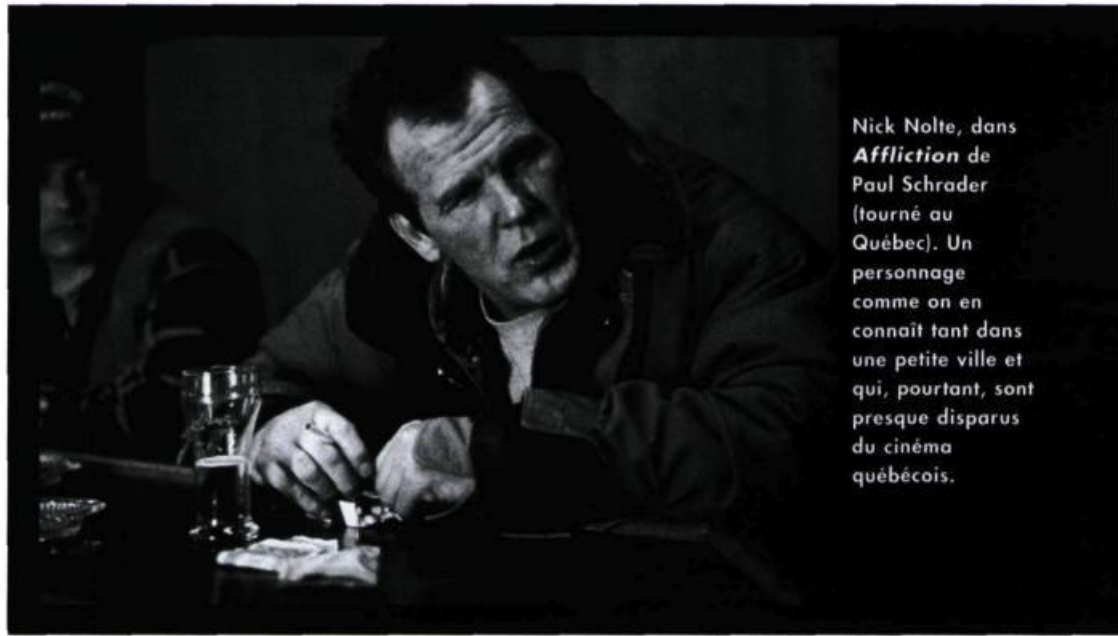
dit que peu à peu il perdait pied. Célibataire, sauvage, «mal élevé», il avait trop bien vu toutes les combines, les mesquineries, le mépris dont toute cette gentrification s'est accommodée. Son cœur a fini par lâcher.

Je ne l'avais jamais vu, en tant que personnage, dans un film québécois. Et je reste troublé de ne l'avoir retrouvé que dans un film américain.

Un à un, de cette manière, pendant la projection, j'ai observé les gestes de Paul Schrader, j'ai suivi son regard. Et j'ai été troublé. Peut-être parce que Paul Schrader a fait le film que je ne peux pas faire, et qui ne se fait pas non plus, ici, pour parler de Sorel, Jonquière, Deschambault, Rouyn, Robertsonville et ainsi de suite. Le film de la cassure d'un monde, que nous ne voyons pas peut-être, ou en tout cas que nous ne parvenons pas à montrer, à filmer, parce que nous sommes dedans. Pardon? Parce que nous sommes dedans?

L'histoire appartient à celui qui la raconte, dit-on. Et même inacceptable, il n'en reste pas moins qu'il est peut-être tout à fait inévitable, et logique, et historique, que le film de cette cassure du monde, ce soit un Américain qui le fasse.

Trop souvent, effectivement, nos films se passent «quelque part», mais jamais ici ou là d'une manière évidente, reconnue, nommée, à peu d'exceptions près, comme par exemple, récemment, le 2 secondes de Manon Briand,



Nick Nolte, dans *Affliction* de Paul Schrader (tourné au Québec). Un personnage comme on en connaît tant dans une petite ville et qui, pourtant, sont presque disparus du cinéma québécois.

remarquable de précision dans sa référence à Montréal — c'est si rare.

Dans la problématique d'un enracinement difficile, on dirait donc qu'il y a une place que nous ne prenons pas et que quelqu'un d'autre a décidé d'occuper.

Dans cette perspective-là, ce qu'il y a de parfaitement troublant dans *Affliction*, c'est la double image. Dans un paysage québécois toujours très facilement reconnaissable, une autre définition du monde se met en place. Sous la familiarité des lieux, des bâtiments, des visages même, un autre nom s'affirme, une autre légende.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que tous ces Américains du New Hampshire ressemblent de très près à des gens qu'on connaît bien dans une petite ville: chef de police, promoteur immobilier, garagiste, secrétaire de la municipalité, avocat d'affaires, notaire, hommes de main et tête-la-piasse, comme on n'en voit pas, ou presque jamais, dans le cinéma québécois, mais qui sont omniprésents dans notre société.

Il y a même une figure de père ivrogne, un vieil habitant,

qui battait ses enfants, terrorisait sa femme, éclusait le gros gin, toujours à moitié saoul, toujours droit comme un chêne, l'œil humide, la voix cassée, la démarche saccadée. Sa maison, comme un repaire, dans un rang, sert de cadre à l'une des scènes les plus fortes du film. Après qu'il ait compris toutes les magouilles évoquées ci-dessus, c'est lui que son fils décide de tuer. Puis il pose le cadavre sur une table, dans un hangar, il le couvre d'essence, il y jette une allumette. Et il reste là, dans un moment d'ahurissement auquel le jeu de Nick Nolte donne beaucoup de force. Puis il se réfugie dans la maison, et l'on voit par la fenêtre le feu qui continue, pendant un long moment.

Cette scène, avec tout ce qui la sous-tend de révolte et de volonté d'épuisement de l'Autorité du père destructeur, habite le Québec de manière larvaire, depuis longtemps. Elle est dans les histoires d'inceste, dans des romans aussi, et dans les mille velléités dont témoigne notre vie politique. Cependant je ne vois guère, à première vue, dans lesquels de nos films elle s'est incarnée.

Et tout ceci est une autocritique.

Mais nous n'en resterons pas là. J'arrivais du travail, un soir. Il neigeait depuis le matin. La route avait été longue. À l'entrée de la rue, un jeune costaud m'arrête, walkie-talkie à la main. Il m'explique que je vais devoir attendre. C'était, plus haut dans la rue, Schrader qui tournait *Affliction*. J'attends. Le jeune costaud essaie d'entretenir ma patience en me faisant la conversation, il m'explique son travail, ses rêves d'avenir dans le cinéma, son contentement d'être tout de même payé mille dollars par semaine en attendant... Et puis, comme la rue est toujours bloquée, pour gagner du temps, il me demande dans quel domaine je travaille...

Tout en lui répondant, je ne peux m'empêcher de penser à ce passage d'un livre de Claude R. Blouin¹ dans lequel il écrit: «J'aime bien ce vers de Patrice de La Tour du Pin: *Les peuples sans légendes sont condamnés à mourir de froid.*»

C'est vrai, il nous reste encore bien du travail à faire, et de la place à prendre. ■

1. *Un temps rêvé*, Éditions HMH, coll. Brèches, 1991, p. 72.